

Bulletin de la Société historique de Bellechasse, Vol. 14, N 3
C.P. 96, Saint-Lazare, GOR 3J0

Été 2002



Vue de la route Leblanc, Saint-Léon-de-Standon

Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

Conrad Paré, président ; 887-3238
Monique Breteau, vice-présidente : 837-1901
Roger Patry, trésorier : 837-0899
André Beaudoin, secrétaire : 642-5343 abeaudoinshb@hotmail.com
Léopold Duquette ; 887-3004 lduquette@megaquebec.com
Lise Fleury-Gosselin, membership ; 887-6030 fleuryl@globetrotter.net
Christian Proulx : 887-3652 Christian.proulx @ ramq.qc.ca

Membres honoraires

0001 Arthur Labrie
0019 Benoît Lacroix
0003 Rosaire St-Pierre
0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Femand Breton
0038 Claudette Breton

Notre page couverture

Cette photographie bucolique, prise à partir de la route Leblanc, fait partie d'une riche collection de centaines d'images prises au cours de l'année 2001 en prévision du centenaire de Saint-Nazaire.



Territoire de la Société historique de Bellechasse : Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphael, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la rédaction : André Beaudoin - Collaboration ; Charles-Henri Bélanger, Gaston Bernier, Femand Breton, Maurice Goulet - Relecture ; Charles-Henri Bélanger, Louise Bélanger. Inscription et renouvellement ; Lise Fleury-Gosselin

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception. *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an. La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la *Fédération des sociétés d'histoire du Québec*.

Cotisation annuelle : 15 \$

Adresse postale ; C.P. 96, Saint-Lazare GOR 3J0

Sommaire

Sommaire 2

Mot de la rédaction 3

Honfleur

En 2004, cette coquette municipalité fêtera son centième anniversaire. Des festivités très attendues. Un résidant de l'endroit, Gaston Bernier nous donne déjà le goût d'être au rendez-vous. 4

New York, New York ! Printemps 1951

Un jeune étudiant de Saint-Nazaire fait une escapade dans la grande métropole américaine. L'Empire State Building est à l'époque le plus haut gratte-ciel de New York. Depuis le 11 septembre 2001, il l'est redevenu bien malgré lui. Un texte de Gilbert Bruneau. 10

Il y a 50 ans à Saint-Gervais

Un coup de vent arrache la croix du clocher et donne lieu à une exploration inusitée. Un texte de Maurice Goulet, neveu du généalogiste Napoléon Goulet et nouveau collaborateur *d'Au fil des ans*. 14

Nos familles : Les Laliberté

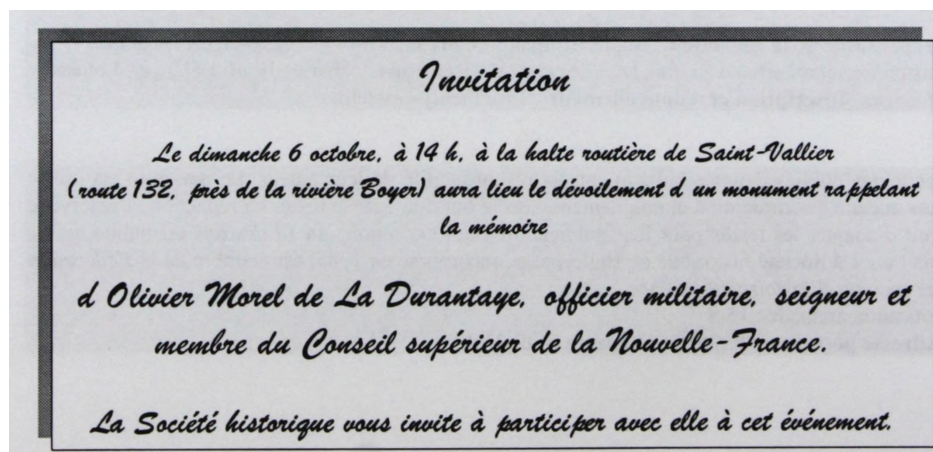
Femand Breton, fêru de généalogie, nous présente une autre famille typiquement bellechassoise et québécoise. 18

Les loisirs de jeunesse vers 1910

Un petit texte savoureux d'Emma Bélanger, tante de Charles-Henri Bélanger. 25

Mots codés 27

Au fil des mois 28



Mot de la rédaction

par André Beaudoin

Ce furent de belles fêtes! Je fais évidemment allusion aux festivités respectives qui ont marqué cet été le centième anniversaire des paroisses de Saint-Nazaire et de Saint-Camille. La qualité des différentes programmations proposées aux milliers de visiteurs allait laisser des souvenirs inoubliables. Et puis Dame Nature, après avoir boudé tout au long du printemps, était magnifiquement au rendez-vous !

Beaucoup de fatigue chez les membres des deux comités organisateurs le soir des cérémonies de fermeture, mais aussi beaucoup de nostalgie. Il s'avère difficile de revenir à un vie normale après avoir consacré tant d'années à un objectif commun. Pour une société d'histoire, le succès de telles activités est motivant, car il nous rappelle que l'histoire peut-être très populaire lorsqu'elle est bien présentée. Nos gens sont souvent des historiens naturels et de telles commémorations contribuent grandement à sauvegarder et à mettre en valeur notre bel héritage patrimonial et historique.

Et ce n'est pas tout ! Dans un avenir rapproché se dessinent les festivités qui marqueront le centième anniversaire de Honfleur. Le lancement du livre-souvenir de cette coquette paroisse est d'ailleurs prévu pour décembre 2003, dans guère plus d'un an. Connaissant la fierté des Honfleurais, nous pouvons facilement rêver des festivités mémorables. Un grand rendez-vous avec l'histoire, un autre beau rendez-vous que les Bellechassois ne voudront pas manquer. *Au fil des ans* présente d'ailleurs dans cette parution un article qui nous vous fait mieux connaître cette municipalité au riche patrimoine agricole.

Nous vous proposons également d'autres articles très variés qui, nous en sommes assurés, vous feront passer des moments très agréables. Il y a un demi-siècle, Gilbert Bruneau, professeur à la retraite résidant de nos jours à Saint-Malachie, effectuait, alors qu'il était encore étudiant, un voyage à New York. Pour Gilbert, il s'agit de sa deuxième contribution à notre revue et sous le titre *Un souvenir d'enfance*, il signalait, l'hiver dernier, un amusant article qui avait pour toile de fond une autre escapade...sur le toit de la couverture de la grange paternelle.

Nous vous suggérons également un autre excellent souvenir de jeunesse d'un autre Bellechassois à la retraite. Nous ignorons si l'aventure du jeune Gilbert a inspiré Maurice Goulet, mais son récit, qui se passe également dans les hauteurs, renoue avec une thématique que nous encourageons fortement : les souvenirs d'enfance et de jeunesse ou tout simplement le souvenir d'une vie bien remplie.

Comme de nombreux membres de la Société historique de Bellechasse, Femand Breton est un mordru de généalogie. Sa passion l'a même mené jusqu'à Denver, chez les Mormons. À ce propos, il m'a raconté un jour une amusante histoire (malheureusement un peu trop longue à raconter ici). Femand nous présente , avec la minutie que nous lui connaissons, la généalogie des Laliberté.

Et pour conclure, un amusant petit texte que m'a suggéré Charles-Henri Bélanger. Sa tante, Emma Bélanger, raconte les loisirs de campagne au début du siècle. Comme son neveu, Emma Bélanger semble avoir apprécié toutes les saisons de l'existence ! Paraît que c'est le secret de la longévité !

Honfleur

par Gaston Bernier

Les débuts



Il n'y a probablement, dans Bellechasse, aucun adulte qui ignore l'existence et la localisation de la paroisse de Honfleur. Par contre, je suis toujours surpris par le nombre de Bellechassois que je rencontre qui n'y ont jamais mis les pieds, particulièrement des résidents des paroisses « d'en bas ». Je suppose qu'il est tout à fait normal que le pôle d'attraction s'exerce naturellement vers Lévis ou Québec plutôt que vers le haut du comté. Le fait que le territoire de la municipalité de

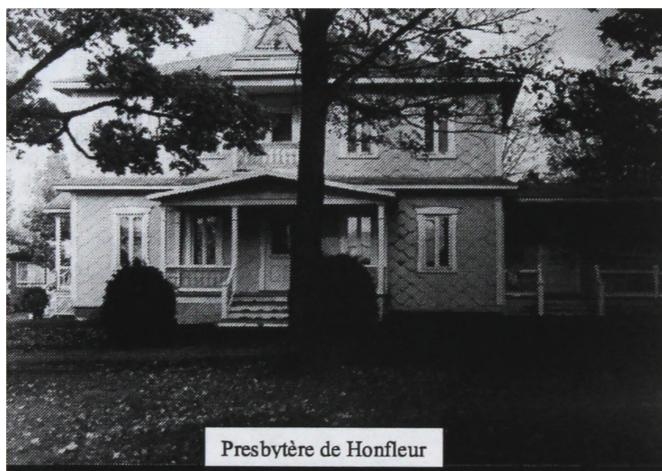
Été 2002

Honfleur se trouve complètement en dehors des deux principaux axes routiers du comté, soit les routes 277 et 279, explique davantage cette situation.

Lors de la fondation de la paroisse, le territoire actuel de Honfleur faisait partie des municipalités de Saint-Anselme, de Sainte-Claire, de Saint-Gervais et de Saint-Lazare et chevauchait les limites des comtés de Bellechasse et de Dorchester. Le point de rencontre des limites de chacune de ces municipalités se situait à l'intersection de la route de l'Église et du 4^e Rang. C'est ainsi que, pendant de nombreuses années, mon grand-père paternel dont la ferme occupait les quatre côtés de cette intersection payait des taxes à quatre municipalités. La maison ancestrale étant située du côté ouest, il était par conséquent paroissien de Saint-Anselme et votait dans le comté de Dorchester

Comme cela a généralement été le cas dans les subdivisions d'anciennes paroisses et la création de nouvelles, c'est l'éloignement de l'église qui a incité des paroissiens à adresser une requête à leur évêque. On n'a pas idée, aujourd'hui, comment une randonnée de huit à dix kilomètres en voiture à cheval pouvait s'avérer un handicap, particulièrement en hiver. Mais, compte tenu des coûts liés à la construction d'une église, à son entretien, à la dette à long terme et, éventuellement, à la mise en place d'une nouvelle municipalité, l'unanimité était rarement au rendez-vous. De plus, l'héritage du caractère breton n'aidait en rien à assouplir l'entêtement des protagonistes. C'est donc dans la controverse, comme dans bien des milieux, et peut-être un peu plus qu'ailleurs, qu'est née la paroisse de Honfleur.

Les premières tentatives pour organiser une paroisse dans les limites actuelles de Honfleur datent de 1858. Devant le manque d'unanimité, le cardinal Elzéar-Alexandre Tachereau, archevêque de



Québec, jugea bon de ne pas donner suite à la requête. Quarante ans plus tard, la question refit surface. Malgré qu'on se retrouve alors en présence d'une autre génération, les attitudes et les partis pris se sont avérés les mêmes et la requête n'eut pas plus de succès. Il faut bien admettre que l'opposition était un peu encouragée par certains curés concernés qui voyaient venir une diminution de la dîme, seul revenu du curé à cette époque.

Les requérants demeuraient toujours aussi actifs et s'organisaient davantage. Une nouvelle requête prit forme à l'automne de 1902 et à l'hiver de 1903 avec tout ce que cela comporte de

porte-à-porte, de cabale, de signature et même de retrait de signature. Le récit de ces diverses pratiques pourrait fournir matière à un petit roman de mœurs d'époque fort intéressant.

La majorité des signatures étant acquise, l'évêque a demandé, comme la procédure le prévoyait, la tenue d'une assemblée publique dans chacune des paroisses concernées. Un avis de convocation devait être lu sur le perron de chacune des églises et ce, à une date déterminée. A Saint-Gervais et à Sainte-Claire, les opposants empêchèrent la lecture de cet avis. L'évêque, justement froissé dans son autorité, passa outre à cette formalité et ordonna la construction d'une église. Les requérants manifestèrent bruyamment leur joie et envoyèrent à l'évêque une lettre de remerciement. Les opposants, pour leur part, ne se soumièrent pas immédiatement. Ils s'adressèrent au Délégué Apostolique et le Saint-Siège trancha en faveur de l'archevêque. Honfleur est probablement la seule paroisse du comté dont l'érection canonique a été directement sanctionnée par le pape.

Le nom de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honfleur fut donné par le cardinal Louis-Nazaire Bégin alors archevêque de Québec. C'est en souvenir de ses ancêtres originaires de Saint-Léonard de Honfleur, en France, qu'il fit ce choix. Le 29 avril 1903, on procéda à la plantation d'une croix de bois à l'endroit où l'église devait être construite, soit à l'intersection du 3^e Rang et de la route qui prendra plus tard le nom de route de l'Église. Il y avait déjà, à cette intersection, une dizaine de maisons rapprochées qui constituaient un embryon de village. Le 12 juillet 1903, fut célébrée la première messe dans l'une des maisons du futur village. Rapidement, on procéda à la construction du presbytère qui servit quelque temps de lieu de culte. Suivit, dès le printemps de 1904, la construction de l'église qui fut inaugurée par la messe de minuit de la même année. La finition intérieure s'échelonna, de façon sporadique, jusqu'en 1928. Le presbytère et l'église sont les mêmes qu'au moment de la fondation de la paroisse.

Contrairement à ce qui se passait généralement, l'érection civile de la municipalité n'advint qu'en 1915. Entre temps, les paroissiens de Honfleur appartenaient à quatre municipalités différentes. Malgré des débuts mouvementés, les paroissiens se sont rapidement serrés les coudes et, chez la très grande majorité, un sentiment d'appartenance non équivoque a pris racine.

L'agriculture

Honfleur est avant tout une paroisse agricole. La plus grande partie du territoire a été défrichée il y a environ deux siècles, à l'époque du régime seigneurial. La situation géographique de la paroisse, malgré une superficie restreinte, fait en sorte que des parties de son territoire appartenaient à différentes seigneuries : la seigneurie Lauzon, au nord-ouest, la seigneurie Tachereau (qui portait antérieurement le nom de seigneurie Joliette), au sud-ouest, la seigneurie Martinière et la seigneurie Livaudière, à l'est, de même qu'une partie du canton de Buckland dont un rang porte encore le nom.

Quelques-unes des fermes sont cultivées par la même famille depuis sept ou huit générations. C'est le cas, entre autres familles des Laliberté et Patoine. Les patronymes les plus courants sont aussi ceux que l'on rencontre le plus fréquemment dans l'une ou l'autre des paroisses-mères : les Fortier, les Marceau, les Laliberté, les Fournier, les Roy, les Paré, les Beaudoin, les Bernier et les Audet occupent chacun plusieurs lignes du bottin téléphonique.

La topographie révèle un territoire peu accidenté. Toutefois, l'œil exercé va rapidement découvrir trois types de terrain : les 2^e et 3^e Rangs sont constitués de terrains plats, comme on en retrouve à Saint-Gervais et à Saint-Charles ; les 4^e et 5^e Rangs révèlent un terrain un peu plus vallonné

alors que Buckland est beaucoup plus accidenté. Il n'y a ni lac, ni véritable rivière à Honfleur. Deux magnifiques ruisseaux y serpentent : l'un se jette dans la rivière Etchemin et l'autre, malgré son faible débit, prend timidement le nom de rivière Boyer.

Lors du défrichage, le sol ne s'avérait pas des plus propices à l'agriculture mais, après plusieurs générations d'épierrement, de drainage, d'amendement des sols, de fertilisation et de travail acharné, nous nous retrouvons avec une paroisse agricole des plus prospères et dont le rendement se compare avec les meilleures terres agricoles du Québec.

Ceux qui ont eu l'occasion de visiter Honfleur sont unanimes à souligner la propreté des bâtiments et le soin apporté à l'embellissement. On dit généralement des gens de Honfleur qu'ils sont fiers et c'est facile à vérifier autant dans les rangs qu'au village.



Comme partout ailleurs au Québec, beaucoup de fermes ont été regroupées et constituent de véritables entreprises. C'est ainsi que, compte tenu du bassin de la population, c'est à Honfleur qu'a été décerné le plus grand nombre de médailles du Mérite agricole au cours des cinquante dernières années. C'est aussi à Honfleur qu'on retrouve l'une des deux seules fermes du Québec à s'être classées premières à la fois pour la médaille de bronze, la médaille d'argent et, bien sûr, pour la médaille d'or. La Ferme Bellechasse, propriété de Gérard, Rose, Éric et Marc Laliberté est située dans le 4^e Rang. La visite de cette ferme vaut le déplacement et des groupes d'Européens y viennent de temps à autre. Si vous passez par là, n'oubliez pas de jeter aussi un coup d'œil à la ferme voisine, la Ferme Berthely, propriété de Jean-Marie et Céline Laliberté, qui elle aussi a récolté sa part de médailles.

Le cadre d'un tel article ne permet pas d'énumérer toutes les plus belles fermes de Honfleur parce qu'il y en a plusieurs et dans chacun des rangs. Les agriculteurs de Honfleur sont avant-gardistes. À titre d'exemple rappelons qu'en 1999, la Ferme Émeraude, propriété d'Émilien et Martin Laçasse remportait un premier prix pour une expérimentation en agriculture durable. En 2002, les frères Pouliot du rang Buckland remportaient le même prix. L'industrie laitière occupe la première place mais l'industrie porcine suit de très près en termes d'apport économique. Il y a aussi, sur le territoire, quelques poulaillers d'importance. Pour celui qui s'intéresse à l'agriculture ou tout simplement au paysage rural, une visite de notre paroisse s'impose.

Commerces

Avec une population de 830 personnes et la place occupée par l'agriculture, on ne trouve pas, à Honfleur, d'industries ou de manufactures. Par contre, on y trouve divers commerces ou services dont plusieurs sont directement liés à l'agriculture : la meunerie, le garage, l'atelier de soudure, le

bureau de poste et le dépanneur. On ne peut parler de Honfleur sans mentionner la Compagnie L. Bilodeau & Fils. Grâce à elle, le nom Honfleur est véhiculé, on ne peut mieux dire, un peu partout au Canada et aux États-Unis.

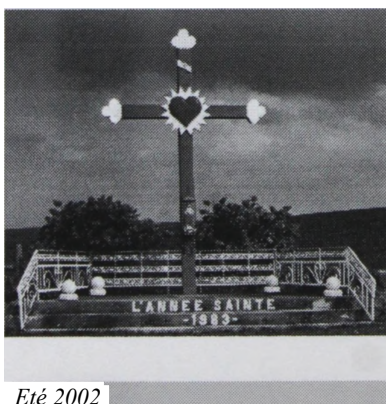


De boucher qui offrait la viande de porte en porte avec une voiture à cheval, dans les années 40, le commerce de Léonard Bilodeau acquit le statut de compagnie en 1963 et n'a cessé de croître depuis. La Compagnie L. Bilodeau & Fils se spécialise dans le transport d'animaux vivants, le transport de volailles et le transport général. Le président actuel, Guy Bilodeau, ainsi que sa fille et ses deux fils ont su diversifier les services offerts et y accoler une réputation de qualité. L'entreprise est devenue un chef de file dans le transport. Une flotte de plus d'une centaine de camions permet de desservir sa clientèle au Canada et aux États-Unis. Avec une équipe de 130 employés, L. Bilodeau & Fils est le plus important employeur de Honfleur.

Loisirs

L'OTJ gère un terrain de jeux qui pourrait faire l'envie de municipalités de plus grande taille. Le terrain de balle-molle est fort bien équipé et nos joueurs sont de bon calibre. Chez-nous, la balle-molle est notre sport paroissial comme le hockey est le sport national. La Salle Fleur-de-Lys sert pour diverses activités paroissiales, pour des réceptions et des soirées de danse. Comme la majorité des paroisses du comté, Honfleur a, depuis plus de 25 ans, son festival annuel dédié à la famille.

Vie religieuse



Eté 2002

La paroisse peut être fière de compter sur un taux de pratique religieuse supérieur à ce que l'on peut généralement observer ailleurs. Les Marianistes, à qui l'évêque a confié cette communauté chrétienne, y sont sûrement pour quelque chose. Depuis un an, dans la foulée des réaménagements pastoraux, notre paroisse fait partie de l'Unité Etchemin avec celles de Saint-Henri, de Saint-Anselme, de Sainte-Claire, de Saint-Malachie, de Saint-Léon et de Saint-Lazare. Une équipe pastorale composée de trois prêtres, d'un séminariste stagiaire et de deux agentes de pastorale assume la

responsabilité de l'Unité. Au presbytère, une agente de pastorale et ses deux compagnes, sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, assurent une permanence et rendent à la communauté chrétienne des services inestimables. Sept croix de chemin, bien entretenues, témoignent de la foi des gens de chez-nous et agrémentent le réseau routier de la paroisse.

Le centenaire

Si votre intérêt pour cet article s'est maintenu jusqu'ici, c'est que vous savez déjà que nous nous apprêtons à fêter le centenaire de la paroisse en 2004. Les préparatifs sont en cours et, actuellement, quelques personnes consacrent beaucoup d'énergie à la préparation d'un livre-souvenir d'au moins cinq cents pages. Comme l'espace alloué à cet article ne permet pas d'élaborer beaucoup sur l'histoire de Honfleur, les historiens amateurs et les amoureux du patrimoine pourront y trouver des faits, des anecdotes, des photos et des informations qui devraient satisfaire leur légitime curiosité. Ce livre qui paraîtra en décembre 2003 est actuellement en pré-vente à prix réduit. Le titre du livre. *De foi, de terre et de passion*, est déjà prometteur.

Les festivités qui débiteront modestement en 2003 pour se concentrer davantage à l'été de 2004 pourront constituer un excellent prétexte pour visiter notre paroisse. Vous constaterez que les Honfleurais sont très accueillants. Quant à ceux et celles qui viennent déjà régulièrement chez-nous, nous vous y attendrons à nouveau comme de vieux amis.

Devenir membre de la Société historique de Bellechasse

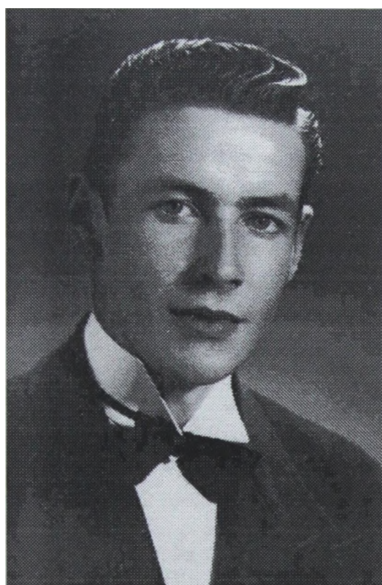
C'est contribuer à sauvegarder le riche héritage historique et patrimonial de l'une des plus vieilles régions du Québec.

C'est également contribuer à mettre en valeur son potentiel culturel et historique.

C'est pourquoi je recommande *Au fil des ans* à un membre de ma famille, à un voisin, à un ami.

New York! New York!

par Gilbert Bruneau



Printemps 1951. École Normale de Québec*. J'étudie pour devenir enseignant. Faut y mettre toute la «gomme», car un peu comme pour la cigale, il y a du temps à rattraper. Il faut aussi songer aux vacances, si attendues, qui seront là, bientôt.

Mes parents viennent de vendre leur terre à Saint-Nazaire. Donc pas de travaux aux foins cet été. Avec Gaston Talbot je projette d'aller travailler dans les champs de betterave à sucre dans la vallée du Richelieu (où se trouvait autrefois la raffinerie de Saint-Hilaire). Cependant, si je dis à ma mère que je vais chercher du travail, elle sera réticente à me laisser partir. J'opte donc pour un léger mensonge.

En arrivant chez nous, j'annonce à mes parents que je suis engagé pour travailler près de Saint-Hilaire et que dès le lundi matin, je dois rencontrer Gaston au pont de Québec. De là, nous nous rendrons à notre lieu de travail. Nous partons à l'heure convenue. Dès notre arrivée à la raffinerie, nous sommes engagés chez un

monsieur Audette de La Présentation (près de Saint-Hyacinthe) pour le démarrage de la betterave à sucre. Nous aurons comme compagnon de travail un jeune homme originaire de Lac-Etchemin dont j'ai malheureusement oublié le nom de famille.

Le lendemain, on nous remet une bêche dont le manche mesure à peine trente centimètres. Puis on nous conduit aux champs. De longs rangs qui s'étirent à n'en plus finir et se perdent à l'horizon. Notre travail consiste à éclaircir les jeunes plants pour ne laisser qu'un spécimen à tous les pieds. Nous sommes payés à forfait.

Pendant la première semaine, à force de marcher à ras le sol, lorsque vient le soir, notre seul désir est de dormir.

Puis progressivement notre dos s'affermi. La vigueur de notre jeunesse reprend le dessus... suffisamment pour élaborer un autre projet, celui-là plus audacieux. Tous les trois, nous établissons un plan pour se rendre à New York, dès que nous aurons terminé notre travail chez monsieur Audette ainsi que chez un autre producteur. Je ne me souviens plus du nom de cet autre employeur, mais je me rappelle encore très bien de la voisine, et pour cause, elle était si jolie et elle avait un nom de famille si romanesque : Chapdelaine.



* Actuelle école Jean-François-Perreault.



Notre emploi d'été tirant à sa fin, notre compagnon de travail, originaire de Lac-Etchemin, décide de retourner à Lac-Etchemin. Le mal du pays sans doute. Gaston et moi avons toujours l'intention de nous rendre dans la ville des gratte-ciel. Mais en attendant, il faut encore se faire quelques économies. Nous nous rendons travailler pour une compagnie de construction à Sorel. Je n'ai pas gardé de souvenirs de cet emploi. Le travail de manœuvre ne nous a certainement pas plu et Gaston est reparti pour Saint-Honoré-de-Shenley.

Je suis maintenant seul. J'irai quand même dans la métropole américaine. Il me faut encore économiser, car mes ressources financières sont insuffisantes. Je trouve assez rapidement de l'embauche dans une «cannerie» à Saint-Denis-sur-le-Richelieu. D'après un type de Saint-Marc-sur-le-Richelieu, elle serait encore en opération.

Pendant plusieurs jours, mon travail consistait à mettre en conserve les petits pois verts que l'on connaît. Muni d'une grande courroie en cuir, il me fallait encercler dix, douze, seize (je ne me souviens plus exactement) boîtes

de conserve, bien serties, puis les transporter pour les mettre dans des boîtes de carton. Des petits pois verts, c'est rond... ça roule comme des billes et puis ça vient s'échoir lamentablement sur le sol pour finir par être piétinés dans l'indifférence la plus totale.

L'odeur des petits pois verts tout écrabouillés m'a rassasié pour au moins une vingtaine d'années de leur saveur pourtant si délicate. Puis un beau jour, il y a eu une armistice et mon estomac s'est réconcilié avec ce petit légume.

63 \$ en poche

Vers la mi-août, il me faut songer à mon départ, car septembre et la rentrée approchent à grands pas. J'ai économisé 63 \$. Au retour, il me faudra passer par Saint-Denis, car M. Desquia (nous l'appelions ainsi parce que c'était son inséparable tic* de langage) le patron, refuse de me payer tout de suite mes dernières semaines de travail. Visiblement, mon départ précipité le frustre. À cette époque, il ne devait pas y avoir beaucoup de chômage pour que des gens acceptent de travailler à des salaires aussi bas.

Un beau matin, je me poste sur le bord de la route, à Saint-Denis, le pouce droit levé vers le ciel. Dans mon blazer d'École Normale et mes pantalons gris, j'ai l'air très respectable, en dépit de mes cheveux un peu longs, car je suis en avance d'une dizaine d'années sur les Beatles et les années 60. La chance me favorise et rapidement, je traverse les lignes américaines. Il est vrai que les automobilistes n'ont pas à se demander où mettre mes bagages qui peuvent entrer dans une poche ; une brosse à dent, un tube de dentifrice, un peigne et un couteau de poche... au cas où je ferais de mauvaises rencontres, car New York, même au début des années 1950, c'est New York!

*Au Québec, le tic de langage est improprement appelé patois.

Quelque part dans le New Hampshire, un automobiliste s'arrête à ma hauteur, ouvre la portière droite et me demande en anglais, évidemment, où je vais.

- New York...

- Me too...

-Can you read a map ? I don't know the road.

Je ne suis pas certain de pouvoir lire une carte routière, mais l'assurance avec laquelle je lui réponds me vaut un très «long pouce». Très long sous plusieurs aspects, car nous sommes encore très loin de la métropole américaine. Son vieux «bazou» tiendra-t-il le coup? Et surtout... ce qui m'a frappé lorsque le jeune homme a ouvert la portière, ce sont tous ces billets de 1 \$, de 2 \$, de 5 \$ éparpillés négligemment sur le siège du passager.

L'étrange automobiliste ramasse quelque peu ses billets, mais sans les mettre dans un portefeuille. Les arrêts sont nombreux. L'homme prend quelques billets, sans trop s'inquiéter des autres autos, et de ma présence, et entre dans un magasin. Une dizaine de minutes plus tard, son magasinage terminé, nous reprenons la route. Je comprends rapidement que cet homme a une soif terrible puisqu'il ne magasine que dans les bars ou les tavernes.

Nous arrivons à New York le lendemain soir. J'ai été un bon navigateur, mais je lui dois une fière chandelle de m'avoir conduit sain et sauf jusqu'aux portes de la Grosse Pomme, comme on allait appeler plus tard la méga-cité. Le métro, connais pas. La grande ville, connais pas non plus. Les



affiches qui indiquent les différents trajets, connais pas trop non plus. Mais à la périphérie de la ville, il n'y a qu'un «subway» et il suffit d'aller vers le sud. Rapidement, j'arrive dans Manhattan. Plutôt méfiant. Des fois! Je décide d'aller m'informer dans un presbytère pour un hôtel sécuritaire et abordable.

Je suis satisfait. Je trouve quelque chose de convenable et qui ne grève pas trop mes maigres économies. Pour la première fois de ma vie, dans le lobby, je vois une télévision. Je projette pour le lendemain de me rendre à l'Empire State Building, un incontournable de New York. Je dois me rendre en métro. Le trajet m'apparaît compliqué. J'avisé un homme aux cheveux blancs, l'air respectable, et je lui demande de pouvoir monter dans sa voiture pour me rendre sur le site.

Mon anglais n'est pas celui d'un Américain et il s'informe d'où je viens. Je lui montre le blason qui orne mon costume : École Normale Laval. Sur le champ, il m'offre d'être mon guide pour la journée. J'ai



malheureusement perdu, plus tard, au cours de l'un de mes nombreux déménagements, son nom et son adresse.

Un demi-siècle plus tard, je vous suis toujours reconnaissant pour la belle journée que vous m'avez fait vivre. Vous avez payé mon dîner, mon souper, mes billets de métro. Vous m'avez conseillé de visiter Radio City plutôt que l'Empire. Vous m'avez conduit jusqu'au sommet.

Il me fallait songer à revenir. Le cinquième jour de mon voyage, je reprends le métro pour atteindre la station la plus au nord de la ville. De nouveau, je lève le pouce vers le ciel. Les détails du retour sont plutôt vagues. Je me rappelle que le premier soir, le conducteur m'a permis de dormir sur la galerie de sa résidence. Je me rappelle être passé par Wonsocket où Yvonne avait un proche parent. Je mis deux jours pour revenir au pays et lorsque je traversai la frontière, il ne me restait plus un sou en poche.

À Saint-Denis, monsieur Desquia me remit ma paye puis je revins à Saint-Malachie. Devant l'évidence que je m'étais bel et bien rendu à New York, j'ai eu droit à un sermon en règle. Personne n'était au courant de mon escapade et mes parents avaient raison d'être fâchés. Inconscience de jeunesse : je remercie le Ciel d'avoir eu des enfants plus reposants que moi.

Les retrouvailles

Samedi, 6 avril 2002. Je suis retourné à La Présentation. Cinquante et un ans moins quelques poussières!

Je n'ai pu reconnaître les habitations : la maison de M. Audette ayant été rénovée ainsi que l'école. D'autres ont été démolies pour faire place à de nouvelles résidences. Par contre, les rangs Salvail et Chemin-du-Haut-de-Salvail qui croisent la route 137 me semblaient presque familiers ainsi que la terre sur laquelle on démariait les betteraves.

Et quelle gentillesse de la part du fils de M. Audette. Il m'a raconté que son père, mort dans un accident d'auto, il y a deux ans, avait une photo de nous et se souvenait fort bien de nous trois. Je me plais à croire que c'est parce que nous exécutons notre travail consciencieusement.

Bien que fatigué par un long voyage, M. Audette m'a aidé à retrouver Denise. Cinquante et un ans plus tard, dix enfants et onze petits-enfants, Denise est encore belle. Elle se souvenait d'autant mieux qu'elle aidait à préparer les repas chez son oncle, M. Audette, pendant que nous étions aux champs. Elle m'a semblé très heureuse de cette visite d'autant plus que je lui ai apporté sept ou huit photos de ce temps. Les siennes s'étaient envolées en fumée lors de l'incendie de sa maison.

Et je suis reparti épaté par l'accueil extrêmement chaleureux de ces gens sympathiques.

Il y a 52 ans à Saint-Gervais...

Un coup de vent arrache la croix du clocher et donne lieu à une exploration inusitée.

par Maurice Goulet



-A.U début de mai 1950, des vents de 120 à 140 km/h ont causé la conflagration de Rimouski, le 6 et celle de Cabano, le 9. Dans la même semaine, l'Action Catholique nous apprenait qu'à Saint-Gervais, une bourrasque avait arraché la croix du clocher coiffée de son coq gaulois. Fort heureusement, la croix, retenue dans sa chute par le fil du paratonnerre, a causé peu de dommages à la couverture de l'église, mais le coq s'en est sorti en piteux état.

Ce n'est qu'au mois de juillet, qu'une équipe spécialisée monta les échafaudages à partir d'un panneau d'accès qui permet, à environ 43 mètres (140 pieds) du sol, de passer de l'intérieur à l'extérieur du clocher.

Cependant, les travaux s'étendirent sur une période de quelques semaines, compte tenu sans doute de la disponibilité des ouvriers, de leurs dispositions personnelles et des conditions météorologiques. Ce qui donna lieu à des absences périodiques. J'ai alors proposé à quelques autres étudiants de monter là-haut, autant par défi que par curiosité.

Quelques-uns ne vont pas plus haut que le jubé et d'autres n'osent pas passer de la voûte à l'intérieur du comble. Seul Camille Vézina m'accompagne dans cette première ascension. Dans l'entretoit, la vue de l'envers grisâtre et empoussiéré de la voûte (dos des réflecteurs, fils électriques...) évoque l'arrière - scène d'un vaste théâtre d'autrefois. Le tout dans une structure enchevêtrée dégageant une odeur de vieux bois.

Au faite intérieur du comble, poussant un lourd capuchon, nous accédons au palier recouvert de bardeaux de tôle de l'habacle des cloches. Après les avoir examinées respectueusement, nous nous élevons de 6 mètres dans une échelle, placée en diagonale, qui oscille sous nos pas et passons par une autre trappe, à la base de la flèche du clocher.

Dans une demi - obscurité, nous gravissons ensuite, par des travers solidement cloués, la grosse poutre consolidant le revêtement et qui soutenait la croix d'acier, le coq et le paratonnerre. Cette poutre n'est pas d'une seule pièce ; on y voit au moins deux solides entures.

Arrivés au panneau d'accès laissé ouvert par les premiers ouvriers, nous passons prudemment à l'extérieur en nous agrippant aux échafaudages. Une fois parvenus au sommet, il faut encore enjamber le vide qui sépare les échafaudages du bout de la flèche, pour nous y asseoir. Cette extrémité mesure 28,6 X 29,8 cm, soit 11 pouces V* par 11 pouces V*.



Le bout de la flèche brisée du vénérable clocher



L'auteur

Quelle vue panoramique... Heureusement, il fait beau et le vent est faible.

Cette première exploration est suivie de quelques autres, faites seul ou avec mon frère Jean-Marcel.

La septième ascension comporte cependant un élément imprévu ; L'angélus du midi est retardé. Assis sur le bout du clocher où était fixée la croix, tout en prenant des photos, j'entends la petite cloche du couvent qui sonne la prière ancestrale, sans être accompagnée de la voix officielle du grand clocher de l'église. Dans les circonstances, on comprend qu'en accord avec un groupe de spectateurs inquiets, le bedeau hésite à actionner le câble de la cloche .

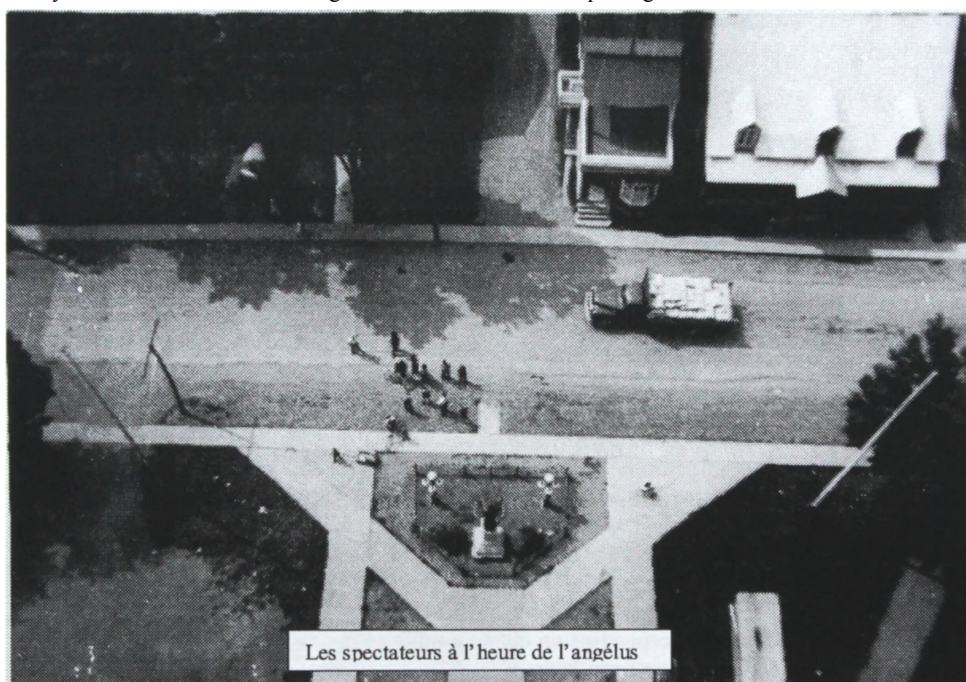
Mais après avoir largement agité les bras pour signifier mon insistance, la deuxième cloche s'ébranle enfin, puis se balance. Mais on l'entend beaucoup moins ici-haut qu'en bas. Cependant, au début et en fin de course, je reçois sous mon siège, un choc suivi d'oscillations bien ressenties, témoignant de la flexibilité du clocher. Me tenant bien, j'aligne un doigt sur les bardeaux de la salle paroissiale pour évaluer l'amplitude des mouvements. Ça donne un aperçu de ce que produirait au bout de la flèche, la grosse cloche ou son envolée avec ses deux soeurs. On imagine aussi, au fil des années, s'ajoutant à ceux du climat, les effets des ondulations produites par les trois cloches sur les joints et les pierres de la façade.

De retour au sol, je n'ai pas reçu de plaintes de paroissiens qui auraient cru bon, selon la tradition, régler leur horloge ou leur montre sur l'angélus !

Quant aux réparations, elles semblent avoir été bien faites et pour longtemps. En effet, ces spécialistes en travaux d'église ont ajusté sur le bout de la flèche, un manchon d'acier d'environ deux pieds. Ils y avaient fait souder une épaisse plaque, avant d'y boulonner la croix surmontée d'un nouveau coq.

Par économie sans doute, le coq de remplacement, grossièrement réalisé et recouvert de peinture dorée, a un peu déçu quelques villageois. De plus, il était moins luisant. Mais vu d'en bas, ça ne paraissait pas trop au début ; il fallait le savoir ! Bien sûr, ces paroissiens auraient préféré qu'on débosselle leur ancien oiseau bien proportionné et aux traits délicats ; en somme, un vrai petit chef-d'œuvre plaqué or.

Il y a sans doute lieu de s'interroger sur le sort de ce beau coq d'origine. L'a-t-on donné à



l'entrepreneur qui l'a ensuite fait briller sur un autre clocher ? Ou encore, survit-il dans un musée ? Qui sait ?

Après plus de cinquante ans... une petite confidence avec ça ? Je me souviens que des jeunes (je n'étais pas seul...) ont soudé sur le dos du coq laid, un petit obus vide, dont le bout de cuivre est vissé (souvenir de la dernière guerre) et dans lequel ils ont placé une note rappelant l'événement... à l'intention de la postérité ! M. le curé Jean-Baptiste Leclerc (1939-1954), très porté sur la liturgie, n'aurait peut-être pas trop apprécié... mais il ne l'a probablement jamais su ... ou ... trop tard ...!

J'ai toujours aimé notre belle église et, autant pour compléter ma documentation que pour clore une discussion, j'avais tenté en juin de vérifier la hauteur de la croix à partir du coin de la boutique de mon grand-père. N'utilisant qu'un petit rapport d'angles, j'ai vite constaté que les formules de trigonométrie ne pouvaient en tirer des données précises. Heureusement, ces visites

m'ont permis, du bout du clocher, à l'aide d'un fuseau de fil lesté d'une pesée, d'en établir la hauteur à 156 pieds du perron, soit environ 49 mètres (160 pieds) du sol.

On m'a appris qu'en 1997, des réparations ont été effectuées à la couverture de l'église et à la base du clocher. Il est également à noter que plusieurs années avant ces réparations, un don important a permis d'installer un système motorisé de sonnerie des cloches. Cependant, on n'a pas eu à retoucher aux travaux de 1950, sauf dans le cas du pauvre coq devenu encore moins beau avec les années. C'est alors que Louis Godbout et une dizaine de généreux et fiers paroissiens se sont cotisés pour le faire redorer. Après avoir fait peau neuve, le coq a été hébergé chez « Ti-Louis » pendant une semaine. Puis en mai, un ouvrier spécialisé, reprenant la même escalade qu'en 1950, l'a juché au bout de la croix avec son petit obus sur le dos. Voilà, parmi bien d'autres, un beau témoignage d'attachement au patrimoine religieux.

On me demandait parfois comment je pouvais réaliser ces escalades, compte tenu de mon handicap à la jambe gauche. C'est que je me suis efforcé de maintenir une bonne forme physique au moyen de différentes activités ; entraînement personnel, trapèze, patins, bicyclette, ski, etc.

Merci à nos principaux supporteurs financiers

MRC de Bellechasse

Promutuel de Bellechasse

Caisses populaires Desjardins

*Claude Lachance, député de Bellechasse
à l'Assemblée nationale*

Nos familles : Les Laliberté

par Fernand Breton

L' ancêtre des Lainé (Laisné), qui à compter de la deuxième génération portèrent le surnom de Laliberté, est Bernard Laisné qui fut baptisé à Chastelauden, en Bretagne, le 27 avril 1656, alors qu'il était né en 1655. Il était le fils de Guillaume Laisné et de Luce Léonard (Lesnard). Il serait arrivé en Nouvelle-France en 1677, car le 10 janvier 1678, il était présent au mariage de son ami Jean Rioux qui avait épousé Catherine Leblond à Sainte-Famille de l'île d'Orléans.

Alors qu'il travaillait comme domestique chez Marin Nourice, au salaire de dix livres par mois, il passa, devant le notaire Romain Becquet, un contrat de mariage le 14 mars 1679 avec Jeanne Nourice, âgée d'environ 12 ans. Elle était la fille aînée de Marin Nourice et d'Antoinette Lamoureux. Mais ce contrat fut annulé et Bernard, dès le 26 avril 1679, épousait Anne Dionne qui était née à Québec le 27 juillet 1665. Elle était la fille d'Antoine Dionne et de Catherine Ivory. On ne sait pas où ils se sont mariés, car ni leur contrat de mariage ni l'inscription dans les registres religieux n'ont été retrouvés.

Les nouveaux mariés demeurèrent chez les Dionne jusqu'en 1685 où furent baptisés les quatre premiers de leurs quinze enfants ; plusieurs sont décédés en bas âge, dont les premiers-nés de la famille; deux jumeaux décédés à la naissance et inhumés à Sainte-Famille le 11 avril 1681. Jacques, né le 28 mai 1682, est décédé le 25 novembre 1702. Simon, né le 18 avril 1687, décède le 13 août 1689. François est décédé à l'âge de deux mois. Quant à Jean-Baptiste, né le 3 octobre 1691 et Anne la cadette, on ne retrace rien de leur existence : seraient-ils eux aussi décédés en bas âge ? La fécondité d'Anne Dionne s'est étendue sur une période de trente ans, soit de 1681 à 1711.

Le 30 janvier 1685, Bernard achète d'Élie-Joseph Gauthier une terre de trois arpents en front sur le fleuve, située à Saint-Jean de l'île d'Orléans pour le prix de 100 livres, dont 40 payées comptant lors de l'achat. Quelques mois plus tard, le sieur de Villeray lui concède une terre de trois arpents de front, voisine de la sienne. C'est donc à Saint-Jean que la famille s'est établie.

À quelques reprises, Bernard Laisné a eu des démêlés avec la justice, principalement avec Marin Nourice, à la suite de l'annulation de contrat de mariage avec sa fille.

Nous avons dénombré le mariage de huit des enfants de Bernard et Anne, à savoir :

Madeleine, mariée à François Larrivée, le 29 décembre 1703.

Marie-Anne se marie en premières noces à Maurice Larrivée en 1709.

" se marie en secondes noces à Barthélemi Rosa le 9 juillet 1734.

Pierre, marié à Marguerite Plante le 30 janvier 1720.

Geneviève, mariée à Jacques Lamothe le 9 avril 1720.

Charles, marié à Angélique Mingot le 18 novembre 1720.

Élisabeth, mariée à Nicolas Dassylva le 12 avril 1722.

Ursule se marie en premières noces à Jean-Baptiste Brousseau le 7 janvier 1728.

Ursule se marie en secondes noces à Ch.- François Rancourt le 9 août 1745.

Agathe se marie en premières noces à Pierre Therriauh le 18 août 1729.

Agathe se marie en secondes noces à Louis Godbout le 11 février 1760.

Tous ces mariages ont été célébrés en l'église Notre-Dame de Québec à l'exception de Madeleine et Pierre qui se sont mariés à l'île d'Orléans.

Bernard décède à Saint-Jean, île d'Orléans, le 23 octobre 1715 à l'âge de 60 ans. L'année suivante, sa veuve Anne Dionne, âgée de 51 ans, cède à son fils aîné Pierre une terre d'un arpent et demi en front, à Saint-Jean, dont douze sont défrichés. Ce don, qui comprend les bâtiments et les biens meubles, est fait à la condition qu'elle soit nourrie et entretenue pour le reste de ses jours. De plus, Pierre s'est engagé à payer à ses frères et sœurs 600 livres étant donné qu'il a hérité de la moitié de la ferme ; il leur versera également 89 livres représentant leur part dans les meubles provenant de la succession de leur père. Anne Dionne est décédée à Saint-Jean le 12 octobre 1728, à l'âge de 63 ans. Le curé de Saint-Jean, Nicolas Boucher et celui de Saint-François, Alexandre Cloutier, présidèrent à ses funérailles.

Le tableau généalogique qui suit est centré sur la descendance de Pierre (2^o génération) et de son fils (3^o génération) étant donné que dans leur descendance plusieurs se sont établis dans notre région.

I **Bernard** Laisné , dit Laliberté, épouse Anne Dionne le 26 avril 1679.

II **Pierre**, né le 17 août 1689, a épousé Marguerite Plante le 30 janvier 1720 à Saint-Jean, île d'Orléans.

III **Pierre**, né le 2 novembre 1723 épouse Marie-Angélique Alaire, le 9 novembre 1750, à Saint-Jean, île d'Orléans.

Sept des enfants de Pierre et Marie-Angélique ont contracté mariage dans notre coin de pays dont deux à Saint-Charles, deux à Saint-Henri, un à Saint-Vallier, un à Saint-Michel, un à Saint-Gervais.

IV **Joseph** épouse Marie-Reine Blondeau, le 16 février 1795, à Saint-Vallier, et en secondes noces, Marie-Reine Guillemette, le 26 novembre 1798, à Saint-Vallier.

V **Jacques*** épouse Brigitte Létoumeau, le 24 octobre 1826, à Saint-Gervais, et en secondes noces, Marie-Thècle Gosselin, le 16 février 1830.

VI **Vilbon[^]** épouse Marie-Adèle Bégin, le 2 août 1869, à Sainte-Marguerite.

Vilbon était originaire de Saint-Vallier. Il était né en 1835 et en 1859, il était cultivateur à Saint-Anselme comme nous pouvons le lire sur le contrat de mariage que nous reproduisons ici, lequel est extrait des registres de la paroisse de Sainte-Marguerite.

*Villebon Laliberté
et Marie-Adèle Bégin*

Le deux août mil huit cent cinquante-neuf fa près la publication d un ban de mariage faite au prône des messes paroissiales de Sainte-Marguerite et de Saint-Anselme et vu la dispense des deux autres bans obtenue de Monsieur le Grand Vicair Cazeau datée du vingt-sept du précédent entre Villebon Laliberté cultivateur domicilié à Saint-Anselme, fis mafiur de Jacques Laliberté d une part et Marie Adèle Bégin, file mineure de Jean-Baptiste Bégⁿ, cultivateur et de Marie Dupont, de cette paroisse d autre part, ne [^] étant découvert aucun empêchement , nous prêtre soussigné avons du consentement des parents reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Jacques Laliberté, père, Jean Laliberté Ludgert Laliberté, frères de l'époux, de Jean-Baptiste Béⁿ, père, de Pierre Bégin, Joseph Bégin, oncles de V épouse et de plusieurs autres dont les uns ont signé avec nous, les autres ont déclaré ne savoir signer.

^{*} Jacques est issu du mariage de Joseph et Marie-Reine Guillemette

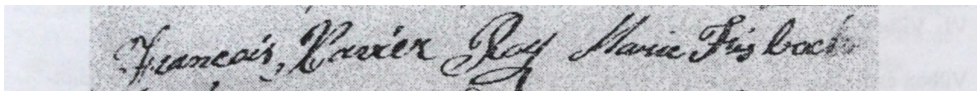
[^] Vilbon est issu du mariage de Jacques et Marie-Thècle Gosselin.

Marie-Adèle Bégin *Desange Laliberté*
Delphine Brochult *Pierre Béné Marie Morin*
Obéline Gosselin *Eméli Bégin Marie Flavie Dusseault*
Marie Leclerc Rose Delima Provost Pierre Dussault
Charles Dussault Délima Munro
Mifiri Fitt'iark

Cet enregistrement est très riche de renseignements sur la parenté tant dans le texte que par les quinze signataires . Parmi cette pléiade de signatures, il en est une qui m'a intrigué de façon particulière : celle de Mari (Marie) Fitzback.



Sachant que la fondatrice des sœurs du Bon-Pasteur est Marie Fitzback, qu'elle est née à Saint-Vallier et qu'elle demeura à Saint-Charles durant quelques années, il n'en fallait pas davantage pour piquer ma curiosité. Sachant qu'en 1828, elle avait épousé François Xavier Roy à Cap-Santé , j'ai consulté le registre des mariages de cette paroisse et sa signature est reproduite ici.



Il y a 31 ans d'écart entre ces deux signatures! S'agit-il de la même personne ?

Vilbon Laliberté était veuf lorsqu'il décéda le 24 décembre 1921. Il était âgé de 86 ans. Il fut inhumé le 28 décembre. Je poursuis donc avec la descendance de **Vilbon Laliberté et de Marie Adèle Bégin**.

VII[^] génération

- - Adèle, née le 25 mars 1865. Elle décède le 3 avril 1865 et est inhumée le 5 avril.
Léa, dont nous ignorons la date de naissance. Elle épouse Jean-Baptiste Cadrin, à Sainte-Marguerite, le 1^{er} octobre 1885.
Zélia, née en 1862. Elle épouse Joseph Boutin, à Sainte-Marguerite, le 16 novembre 1886. Elle décède le 7 septembre 1934 à l'âge de 72 ans et 5 mois et est inhumée le 11 septembre.
Arthémise (nous ignorons sa date de naissance). Elle épouse Ch.-Arthur Lapierre, à Sainte-Marguerite, le 27 janvier 1893.
Joseph (nous ignorons sa date de naissance). Il épouse Clarida Couture, à Saint-Henri, le 20 juillet 1897.
Philiat, né en 1863. Il décède le 24 février 1899 à l'âge de 35 ans et 4 mois et est inhumé le 28 février.

Été 2002

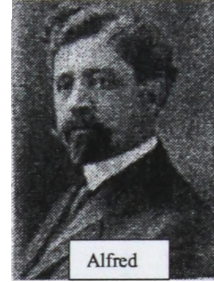
Amanda, dont nous ignorons la date de naissance. Elle épouse J.-Trefilé Laçasse, à Sainte-Marguerite, le 22 janvier 1901. Elle décède le 16 janvier 1931.

Louise, nous ignorons sa date de naissance. Elle épouse Arthur Larose, à Sainte-Marguerite, le 5 juillet 1908. Ils demeurèrent à Gros-Pin (un quartier de Charslebourg). De 1913 à 1918, alors que ma mère enseignait dans ce quartier, elle demeurait chez sa tante et son oncle Arthur Larose.

Alfred-L., né en 1876. Marié à Dalila Fortier. Il pratiqua la médecine à Minneapolis, Minnesota, où il décéda, le 5 février 1916, à l'âge de 39 ans et 10 mois. Il fut inhumé le 11 du même mois.



Marie-Anna, née en 1868. Elle épouse Onésime Vallières, à Sainte-Marguerite, le 20 août 1888. Elle décède à Saint-Henri, le 11 janvier 1922 à l'âge de 54 ans.



VII

Arthur

Né en 1877

Marié le 10 juin 1902, à Saint-Henri

à Rosa-Laure (Rose-Anna) Larose

Décédé le 18 septembre 1949 à 72 ans.

Il fut inhumé le 21 septembre.

Ovide

Marié à Amanda Corriveau,

le 16 août 1897, à Saint-Vallier.

vm

Yvonne et Paul-Émile Lecompte.

Mariés le 26 juin 1923, à Sainte-

Marguerite

Rosario et Gemma Golgan

Mariés le 28 août 1943 à Saint-Odilon

Lionel et Alice Proulx.

Mariés le 17 septembre 1949 à Saint-

Pierre-du-Sud

Fernand et Annette Fournier

Mariés le 30 mai 1945 à Sainte-

Marguerite

Antonio et Anne Golgan

Mariés le 19 juin 1946 à Saint-Odilon

Arthémise et Xavier Aubé

Mariés le 13 juillet 1920 à Saint-

Vallier.

Léopold et Jeanne Roy.

Mariés le 9 juin 1926 à Armagh.

Adélard et Clarina Nadeau

Mariés le 19 avril 1933 à Armagh

Oscar et Jeanne Brochu

Mariés le 21 juin 1933 à Saint-Vallier.

IX

Léona
Noëlla
Jacques
Marguerite
Clément

Lorette

Léopold
Lionel
Marianne
Gaétane

Gilberte
Jeannine

VII

Jean-Thomas, né en 1881.

Marié le 20 janvier 1914 à Hectorine Bernard à Saint-François de Beauce. Décédé le 31 janvier 1973 à l'âge de 91 ans et 6 mois. Inhumé le 3 février 1973.

Vilbon Tharsite, dit Dalcid, né le 9 avril 1866, marié le 27 janvier 1907 à Clara Vallières à Saint-Henri. Décédé le 19 juillet 1907

VIII

Réal et Alphonsine Bélanger
Mariés en 1945 à Notre-Dame de Québec

Hector et Mariette Leclerc
Mariés le 26 février 1949

Hermann, né en 1920. Décédé en 1936

Marie-Reine, née le 28 mars 1923. Décédée le 1^{er} janvier 2001

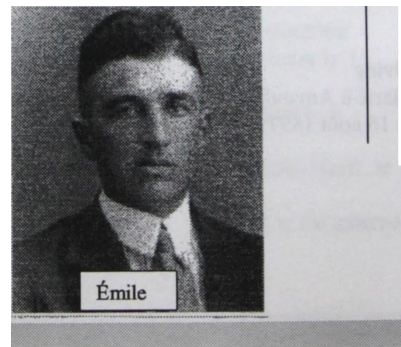
Madeleine et Louis-Phillipe Gosselin, mariés le 21 août 1946 à Sainte-Marguerite

Henriette et Antonin Moreau, mariés le 8 août 1951 à Sainte-Marguerite

Emmanuel et Noëlla Giroux
Mariés le 31 août 1957, Notre-Dame de Québec

Émile et Maria Brochu (en premières noces) le 18 octobre 1915 à Saint-Vallier

Émile et Valéria Couture (en secondes noces) le 5 juillet 1921 à Saint-Henri



IX

Jean-Marie
Gaétan
Nicole
Jacqueline 3
Denise
Assompta i

Danielle
Céline
Herman
Clément
Y van

Andrée
Christian
Bernard
François

Josée
Éric
Hélène
Marie-Èvea

Alidor
Adelbert
Esther
Réal
Simone
Raymond
Rita
Estelle
Laurette
Lucille
Émile

VII

VIII

IX

Antoinette et Joseph-Paul Breton.
Mariés le 28 octobre 1918 à Saint-Henri



Antoinette

Paul-Émile
Gustave
Françoise
Robert
Yvette
Femand
Lucette
Pauline
Gilberte
Jeannine
Susanne

Juliette et Camille Dalzill.
Mariés le 21 juin 1921 à Saint-Henri



Juliette

Adéla
Bertha
Georges-Henri
Laure-Reine
Claude
Marie-Paule
Gisèle
Colette
Evelyne
Thérèse



Clara et Villebon

Jean-Thomas et Auréna Pouliot.
Mariés le 13 juillet 1927 à Saint-Henri

Imelda
Sylva
Victor
Bernard

Joseph-Henri
Né en 1894. D décède en 1908.
Armand et Alice Boucher
Mariés le 24 août 1920 à Saint-Charles



Armand

Annette
Henri
Edmond
Dorothée
Jeanne d'Arc
Lionel
Jeannine
Jeannette
Roger
Simone
Jacqueline
André

VII

VIII

IX

Joseph
Né en 1904.D décède en 1992 à
l'âge de 88 ans.

Dalcid ou Tharsite ? On m'a toujours dit que mon grand-père maternel, époux de Clara Vallières, se prénomait Vilbon Dalcid. Toutefois, en consultant les registres de la paroisse de Sainte-Marguerite, où il est né, j'ai appris que son prénom était Vilbon Tharsite. (Voir texte ci-dessous)

Vilbon Dalcid La iberte

*Le 9 avril mil huit cent soixante six, nous prêtre
soussigné avons baptisé Vilbon Tharsite né le même
pur du légitime mariage de Vilbon Laliberté,
cultivateur, et de Adèle Bégin de cette paroisse.
Parrain Joseph Boutin, marraine Euphémie Ferland
soussignée. Le parrain a déclaré ne pas savoir signer
ainsi que le père.
Euphémie Ferland A. Hallé pire*

t; A «

l- i à R k.A G JÊ s.p «,/V A

- t j y

C J R V A t S.*



Cette broderie a été réalisée il y a 118 ans par ma grand-mère maternelle Clara Vallière alors qu'elle était étudiante au couvent Jésus-Marie à Saint-Gervais.

Sources : Dictionnaire biographique des ancêtres québécois (Michel Langlois), vol. 3, p.99-100.
Nos ancêtres (Gérard Lebel, C.S.S.R) vol. 3, p. 93 à 101.

Les loisirs de la jeunesse vers 1910

par Emma Bélanger-Chouinard
Née aux États-Unis en 1894



Le jeudi soir, Ernest Roy venait et il proposait quelque chose pour la fin de semaine. « Samedi, nous irons veiller chez Annette Roy. Tu le diras à tes amies. Nous ferons du chant, de la musique, des jeux. Et dimanche, on pourrait faire un tour de voiture à Saint-Michel ou à Berthier. »

Quand les foins étaient finis, on faisait toujours deux pique-niques chez M. Mercier à Saint-Michel. Les garçons faisaient une plate-forme pour danser et une table pour manger. Nous, les filles, on emportait la

nourriture. On avait deux **Il y avait des pianos partout et les filles**

femmes pour nous surveiller **Il y avait toutes un peu. Et parmi les garçons, il**
et je vous assure qu'il ne

fallait pas s'éloigner ! Elles **y en avait qui avaient de très belles voix.**

nous disaient ; « Venez **Beaucoup de plaisir à bon marché !**
danser ! » Un garçon jouait

de la musique à bouche ; et l'autre, de l'accordéon. Le trajet se faisait en charrette tout entourée de branches et des bancs de chaque côté pour s'asseoir. Le soir, on se réunissait tous à la même place. Il y avait des pianos partout et les filles jouaient toutes un peu. Et parmi les garçons, il y en avait qui avaient de très belles voix. Beaucoup de plaisir à bon marché !

Et l'automne, on était invité à jouer aux pommes, et souvent on revenait à la maison avec un gros sac de pommes ! Un autre nous invitait à jouer aux prunes, s'il y en avait beaucoup. Et ça ne se vendait pas, ça se jouait avec les cartes !

Le 25 novembre, la Sainte-Catherine ! On ne laissait pas passer ça. Les jeunes venaient souvent chez nous. Tout chacun emportait son sac de « castonnade » et la fête commençait. On se mettait dans une chambre froide pour étirer la tire; elle était bien belle et très bonne. Ça finissait par la danse.

J'avais de très bons parents. Nous étions heureux, la vie était belle. Maman aimait le monde et elle était gaie. Elle aimait beaucoup la musique. Quand je pratiquais mes valse, surtout la « valse-bleue », elle venait s'asseoir tout près de moi, avec son tricot et elle disait : « Quelle est belle cette valse ! Ça met de la gaieté dans l'air ! » On revenait toutes les deux dans la cuisine en valsant ! Papa, un peu gêné, mais comique, avait un cœur d'or.

Quand j'étais chez nous, il y avait une jeune fille de Québec qui venait passer toutes ses vacances à Saint-Vallier. Elle était toujours chez nous. Elle jouait très bien du piano et avait une très belle voix. Son père lui avait acheté un beau petit poney et une petite voiture. Tous les soirs, on se promenait. Quel beau temps ! Nous avions passé de très belles vacances. La vie est belle !

Aux jours gras, les garçons se masquaient et nous, les filles, on se réunissait toutes dans la même maison. Il y en avait de Saint-Michel et de Berthier. On jouait aux cartes et quelqu'un chantait. Il y en avait qui avaient de belles voix et de très beaux yeux ! Et c'est à qui aurait eu le plus beau costume ! Je vous assure qu'on leur faisait de beaux yeux ! Ernest n'était pas toujours de bonne humeur ; il était des « secousses » sans venir.

Je reviens au temps des fêtes. Quand j'étais fille, à Noël, c'était bien tranquille. Nous allions à la messe de minuit. Pas de réveillon. En arrivant, on se couchait. Au jour de l'An, c'était plus gai. La maison bien propre, on attendait de la visite. Pendant huit jours, personne ne travaillait. Papa préparait ses boissons : du caribou, du gin, de la chartreuse et du bon vin que chez-nous faisaient. Maman préparait ses plateaux: pommes, oranges, bonbons et toutes sortes de choses qu'on n'avait qu'aux fêtes. Nous n'avions pas de cadeaux. Ce n'était pas la mode. Nous étions très heureux tout de même.

M	O	T	S
1			

c*	o	D	É	S
----	---	---	---	---

1. Le janvier 1900, cette paroisse comptait 903 personnes.
2. Soulevaient aussi l'enthousiasme des foules.
3. Nom d'une rue de Saint-Camille.
4. En 1852-1853, arpenta le canton Mailloux.
5. Personnage de la couverture d'automne 1997 à " *Au fil des ans*."
6. À Saint-Léon-de-Standon, pratique son métier depuis plus d'un demi-siècle.
7. Né le 12 novembre 1899.
8. Membre du conseil d'administration de la SHB en 1994.
9. Secrétaire-trésorière d'une municipalité de Bellechasse.
10. Rang de Bellechasse.

1. 12 02 24 16 11 08 23 24 14 21 15 07 16

2. 14 21 12 18 02 24 14 14 02 10 22 21 07 16

3. 20 07 13 10 16 24 21 10

4 20 10 02 16 17 07 24 12 11 21 11 13

5) 08 02 13 14 08 24 17 02 10 19

6) 10 02 03 16 02 14 19 17 02 10 10 24 21 10

7) 21 13 22 21 16 21 08 10 21 06 07 12 11

8) 15 02 10 24 21 11 11 21 17 07 11 21

9) 20 10 02 16 17 24 16 21 18 10 07 17 23 13

10) 11 10 07 24 12 08 24 12 11 07 14 21 12

Par André Beaudoin Chaque chiffre correspond toujours à la même lettre. Commencer par les réponses les plus faciles. Compléter par déductioa Réponses disponibles lors de notre prochaine parution.

Mots codés

Réponses de la dernière parution

1. Municipalité au nord de la MRC de Bellechasse. : **Saint-Michel**

2. Rang de Bellechasse : **Hétrière**

S. Titre d'un article paru dans *Au fil des ans*, hiver 1999 : **La mi-carême**

4. A été membre du coiseil d'administration de la SHB : **Raynald Blouin**

5. Curé de Saint-Nazaire et de Bucklail!»! de 1976 à 1987 ; **Adrien Thibault**

6. Fut vérificateur de la SHB pendant quelques années ; **Edward Walsh**

7. Décédée dans la tragédie de l'Obiou (prénom) (*Au fil des ans*. Vol 2, N° 4) ; **Gyslaine**

S. Député de Bellechasse, décédé en 1978 ; **Alphée Poirier**

9. Une des plus jeunes paroisses de Bellechasse : **Honfleur**

10. Une des plus vieilles paroisses de Bellechasse ; **Saint-Vallier**

Au fil des mois

Nouveaux membres

551	Germaine Audet	Saint-Camille	individuel
552	Hervé Biais	Saint-Damien	individuel
553	Françoise Bourgault	Saint-Léon	individuel
554	Gilbert Goupil	Saint-Lazare	individuel
576-577	Sonia Royer et Ginette Roy	Saint-Henri	familial
578	Paulette Ruel-Audet	Sainte-Claire	individuel
579	Diane Lacroix	Saint-Michel	individuel
580	Jeanne d'Arc Jolin-Labbé	Montréal	individuel
581	Lucien Julien	Saint-Anselme	individuel
582	Gaétane Audet	Saint-Camille	individuel
583	Gilles Duquet	Saint-Romuald	individuel

Saint-Nazaire : 100 ans de souvenirs... Reflet de notre avenir! Si l'on tient compte du bassin de population (environ 400 personnes) le succès de la monographie de la paroisse de cette



localité est un franc succès. À ce jour, au-delà de 600 volumes ont été vendus. Plus de 500 pages, des centaines de photos. Les quelque 500 visiteurs présents lors du lancement ont particulièrement apprécié l'ambiance de fête qui prévalait en ce 23 juin 2002. Un peu plus de 200 volumes sont encore disponibles. Prix ; 60 \$. Pour réservation ; Jacynthe Bruneau-Lachance : 642-5061 ou encore la municipalité de saint-Nazaire.

Une des grandes originalités du centenaire de Saint-Nazaire demeurera le lancement d'un CD-ROM. Peut-être une première au Québec. Le disque comprend l'histoire des

principales familles pionnières de la paroisse, au-delà de 1800 photographies, des bandes sonores et visuelles. En vente au prix de 15 \$.

Saint-Camille ; De très belles festivités, qui comme à Saint-Nazaire, ont laissé beaucoup de nostalgie. Le livre-souvenir de Saint-Camille est présentement en pré-vente au prix de 55 \$, plus 8,50 \$ pour les frais de poste. Faites votre chèque au nom de : Les Activités populaires Lellis inc. Quelques membres de la belle équipe du centenaire de cette paroisse posent ici pour la postérité.



Notre parution de fin d'année



**Le Bellechassois et Tautomobile :
une longue histoire d'amour**